

## **Le souffle coupé.**

L'esprit de sérieux et les aspirations grandioses ne font pas plus le grand art que les phrases ronflantes et les grandes idées ne font la littérature. Un simple bloc d'acier posé au milieu de nulle part – que les habitants de l'aimable localité de Herning, au Danemark, me pardonnent – sur lequel Manzoni a inscrit, à l'envers, les mots « Socle du monde », demeure dans nos mémoires bien plus que les milliers de monuments à la Paix, à l'Avenir, au Progrès édifiés partout, qui font désormais figure d'accidents sans importance à la surface d'une planète une fois pour toutes imaginativement soclée par un farceur de génie. Il se pourrait après tout que la qualité d'un artiste se mesure, toujours, à l'écart entre son regard et celui qui est ordinairement porté sur les choses, que ce regard différent soit tendre, ironique, léger, grave ou mélancolique (il peut d'ailleurs être tout cela à la fois). Non que les artistes cherchent par principe à voir les choses différemment : c'est l'incapacité à les voir comme tout le monde qui est leur chance et leur malheur. L'architecte et utopiste américain Buckminster Fuller aimait à raconter que sa vocation était née d'un handicap : myope comme une taupe, il avait construit, enfant, une petite maison bien plus solide que celles bricolées par ses camarades, pour cette seule raison que, n'ayant jamais vu de modèle, il avait dû élaborer à tâtons ses propres principes constructifs. Quelque quarante ans plus tard, il inventerait le dôme géodésique. **Amanda Rizzo** me semble être affectée pareillement d'une sorte de douce pathologie du regard, qui lui fait systématiquement voir, dans un objet, non ce qu'il est, mais ce qu'il pourrait être, vu sous un autre angle. Tout, dans ce qu'elle montre à la galerie Shirman et de Beaucé, est marqué du sceau de l'improbable et de la vue de biais.

Ce ballon impossible, par exemple, décapité comme un vulgaire œuf à la coque et pourtant toujours gonflé au bout de son fil : il ne me paraît pas exagéré d'y voir un discret hommage à deux grands farceurs de l'histoire universelle de l'art, Brueghel et, justement, Manzoni, le socleur de monde.

Brueghel s'est souvent amusé à mettre pour de bon une image sur ces expressions courantes que l'on dit improprement « imagées » ; ses Proverbes flamands, célébrissimes en leur temps, illustrent plaisamment des phrases toutes faites, comme « le monde à l'envers » (Manzoni s'en est-il souvenu ?), ou « le cul entre deux chaises » : le malheureux personnage que l'on voit effectivement assis dans la cendre entre deux chaises nous donne à percevoir, l'air de rien, tout ce qui sépare le monde des mots du monde des images. Manzoni a imaginé, lui, que le souffle de vie, l'anima des latins, pouvait n'être après tout que le contenu d'un ballon de baudruche. Il en a gonflé un bon nombre, qu'il a vendus – ou donnés – comme des Souffles d'artiste. **Amanda Riffo** fait en somme à Manzoni la farce de Brueghel, et imagine un souffle coupé. On est devant l'objet comme la fameuse poule devant son couteau – hypnotisé ; c'est idiot, improbable, et magique. Dans le vocabulaire de la rhétorique, l'improbable a un nom : oxymore (« syntagme antithétique qui unit deux termes de sens contradictoire », on ne fait pas simple, dans le monde de la rhétorique). L'allumette en verre filé, le photomaton de l'homme invisible (qui fait l'image du carton d'invitation à l'exposition inaugurale de la nouvelle galerie Schirman & de Beaucé, dans le Marais), le cahier circulaire et le parachute de cristal sont au sens propre des oxymores, qui conjuguent admirablement des qualités, des ambiances ou des humeurs incompatibles. On aurait tort de ne voir là que fantaisies de potache, ou plutôt, tort de considérer que ces fantaisies de potache sont sans portée. Le parachute brisé au sol de la galerie comme une porcelaine géante ou une parole gelée est à l'image de la vie même, cette peau de chagrin qui rétrécit à proportion de l'usage qu'on en fait, cette longue chute qui finit le plus souvent (ne perdons pas espoir) par mal se terminer. Avec ses airs enjoués, ses allures de manga surréaliste à la Miyazaki, l'art d'**Amanda Riffo** ne nous parle pas d'autre chose que ce dont nous parlent ses prédécesseurs depuis qu'il existe quelque chose comme de l'art : le malheur dans le bonheur, la gravité dans la futilité, l'inaccessible pourquoi des choses. Mais peut-être le fait-il avec le surcroît de distance qu'impose une époque où l'on ne voit pas à qui se vouer d'autre qu'au saint patron du scepticisme amusé. **Amanda Riffo** sait bien qu'il n'y a plus

rien à inventer : juste à trouver sa place dans le calendrier perpétuel des bonnes idées à remettre en forme. En 1967, Antonioni avait illustré de la façon que l'on sait cette mise au carreau moderne que représente l'agrandissement photographique. C'était Blow Up, avec son cadavre caché dans les buissons, accessible au seul regard de l'agrandisseur. Dix ans plus tard, en 1977, Charles et Ray Eames zoomaient d'avant en arrière sur un pique-nique à New York avec Powers of ten, explorant au moyen du cinéma non la scène d'un crime, mais les deux « abîmes d'infini » (un univers dans un ciron, habitant insouciant de la galaxie) dont parlait déjà Pascal. En 1982, Brian de Palma filmait Blow Out, réinterprétation de Blow Up dans le monde des sons.. Que faire en 2008 ? Plus grand chose, sinon, comme le propose ironiquement **Amanda Riffo**, se rendre sur le site de Google Earth, et zoomer sur Maryon Park – c'est le nom du jardin public où Antonioni a tourné Blow Up – pour voir si par hasard un artiste contemporain britannique n'y aurait pas caché, aux fins de le vendre à la collection Saatchi, un cadavre. Ce n'est apparemment pas encore le cas, les captures d'écran réalisées en attestent, mais n'en doutons pas ça viendra. Ce n'est pas la moindre vertu d'**Amanda Riffo** que d'opposer régulièrement à la surenchère contemporaine dans le monde l'art un exercice de la litote magnifique et de l'ellipse malicieuse – Esther de Beaucé et Caroline Schirman ayant tout lieu de se louer qu'elle inaugure leur nouvelle galerie avec un hommage à l'Antonioni de Blow Up : un autre (une autre) leur aurait peut-être proposé de réinterpréter les derniers plans de Zabriskie Point ...

Didier Semin, 2008